

Michel Viala

Michel Viala est né le 17 mai 1933 à Genève (le même jour que Jean Gabin!). De père français et de mère italienne, il est de nationalité suisse. Après des études à Florimont et au Collège Calvin, il suit une formation aux Beaux-Arts de Genève. Il vient au théâtre par hasard, conçoit ou exécute des décors, puis joue dans de nombreuses pièces. Après des voyages en Afrique et en Asie, il écrit pour la radio et le théâtre. Il met plusieurs pièces en scène, tant en Suisse qu'à l'étranger. Il devient par la suite scénariste de cinéma et de télévision et redevient parfois comédien. Ses textes ont presque tous été joués ou réalisés. Certains ont été traduits en plusieurs langues. Il a reçu en Suisse le Prix SACD en 1984 pour l'ensemble de son œuvre.

Depuis quelque temps je réside dans un EMS à la campagne. Pour moi c'est une sorte de refuge où je suis comme un coq en pâte. La direction, assurée par Madame Idalen, et le personnel soignant et nettoyant me sont d'une grande aide. J'ai tout le confort voulu : des vêtements propres, une chambre particulière, des repas à heure fixe, et surtout depuis que j'habite ici j'ai « pondu » plusieurs pièces et poèmes en toute quiétude.

C'est à l'instigation de ma fille Caroline que je suis ici, car elle m'avait surpris dans mon appartement, un vrai souk, déjeunant à midi d'un quignon de pain et d'un oignon...

Je remercie ici vivement Philippe Morand, Bernard Campiche, ma curatrice Madame Hussein, Patrice Mugny, Pierre-Henry Dumont, François Rochaix et mon bibliographe et biographe Frank Arnaudon, Nathalie, Magali, Cédric, Samantha, Emmanuelle : mes anges gardiens.

MICHEL VIALA

Michel Viala

Théâtre incomplet I

Monologues et pièces à deux personnages

IL (1971)

Hans Baldung Grien (1972)

Séance (1974)

Jeu de sable (1974)

L'Objet (1975)

La Remplaçante (1975)

Vérification d'identité (1975)

Chômage (1976)

Vacances (1976)

Le Parc (1977)

Par Dieu qu'on me laisse rentrer chez moi

(1979)

Les Artistes (1982)

Cette douleur ce déracinement (1983)

Des raisons d'espérer (1987)



Théâtre en camPoche
Répertoire

*Collection « Théâtre en camPoche »
dirigée par Philippe Morand,
en partenariat avec la Société Suisse des Auteurs (SSA)*

Cet ouvrage a bénéficié d'une aide à la publication accordée
par le Département de la culture de la Ville de Genève
et a été imprimé avec l'aide du Fonds de soutien à l'édition
de la République et Canton de Genève

Ce livre a été subventionné par la Fondation suisse
pour la culture Pro Helvetia dans le cadre de la promotion
de livres de poche suisses en langue française

« Théâtre incomplet I », de Michel Viala,
deux cent quatrième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le septième de la collection « Théâtre en camPoche »,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Daniela Spring et Julie Weidmann,
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Philippe Pache
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck,
une imprimerie du Groupe CPI
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 978-2-88241-204-1

Tous droits réservés

© 2007 Bernard Campiche Éditeur

Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

www.campiche.ch

V'LA VIALA

Michel Viala est venu à la scène par le fond. Élève des Beaux-Arts à Genève, dès l'âge de vingt ans il réalise des décors. Et parce que, toujours, le théâtre vit de son propre sang, il se trouve pris à jouer. On le remarque, il est bon. Décorateur et davantage encore comédien, il passe du Casino-Théâtre de la rue de Carouge, au Carénage de Port-Gitana l'été, au cabaret le Moulin à Poivre, au Théâtre du Petit-Chêne à Lausanne et surtout au Théâtre de Poche de Genève. Il s'investit dans ses rôles, s'implique de plus en plus, incarne les « mauvais garçons ». Il se prend au jeu et s'enfoncé. En 1958, il disparaît. Plus tard, il racontera des bribes de souvenirs de Légion étrangère, l'Afrique du Nord, l'Asie.

En voyage, il commence à écrire. De retour à Genève, il donne deux de ses premiers dialogues à la Radio, qui les diffuse en 1963. Depuis lors, ses pièces n'ont cessé d'être jouées, en Suisse romande et en France notamment. D'être traduites aussi. Né le 17 mai 1933 à Genève, il porte un nom d'horloger : Claude Michel Tissot. Pourtant, il signe ses textes de son nom de scène : Viala. Ces syllabes qui sonnent, il les a choisies pour rappeler l'élan de liberté d'un jeune tambour révolutionnaire. Son théâtre porte en effet les idées les plus émancipatrices, même si les questions ou les révoltes de ses personnages paraissent à peine esquissées, engluées dans un quotidien parfois drolatique, souvent très sombre. Dans ses pièces, il révèle des vies trop peu ouvertes, au monde, aux autres. Il le fait en décalant le contexte : les comportements deviennent aussitôt inadéquats, faussés par

l'habitude, les contraintes morales, la peur de paraître différent. Libertaire est son invention poétique, lorsqu'il la laisse courir. Virulente, critique et animée par le refus des compromis sociaux ordinaires, cette écriture est très efficace surtout parce qu'elle reste construite, presque malgré elle tissée ou « Tissotée », soutenue par la force rythmique de la langue et par une mécanique théâtrale dont les engrenages broient froidement les destins dans l'écoulement du temps.

L'œuvre théâtrale de Michel Viala a clairement influencé la vie de plusieurs théâtres en Suisse romande. Trois de ses premiers textes, d'inspiration anarchiste, marquent le point de départ d'une aventure théâtrale fulgurante et marginale: celle des Tréteaux Libres. En effet, les acteurs du Café-Théâtre de Genève créent La Pierre en février 1967, mettant en jeu le suicide éthique d'une amoureuse des déserts avec l'aide de l'armée, puis en avril La Machine, qui montre une grande entreprise où le poète est un grain de sable à pulvériser. Quelques mois plus tard, en octobre 1967, ces mêmes acteurs fondent les Tréteaux Libres de Genève, effectuant leur première tournée avec une nouvelle version de La Machine, suivie de Le Blé, réalisées dans l'esprit du Living Theatre. Ils se présentent dans plusieurs villes de Suisse, puis durant un mois au Café-théâtre de l'Absidiole à Paris, en Belgique et à travers la France. Ils proposent ensuite deux créations collectives, spectacles participatifs et dénudés, qui choquent certains rigoristes, provoquant leur arrestation et leur emprisonnement à Genève, où leur exemple a brisé quelques murs et inspirera durablement de nouvelles équipes.

Douze ans plus tard, au cours de la saison 1969/1970, une pièce de Michel Viala contribue à mettre en crise la principale institution théâtrale de la région: le

Centre Dramatique de Vidy, héritier du Centre Dramatique Romand. Parce que les autorités financières de tutelle ont refusé leur appui à la réalisation prévue de La Clinique du Docteur Helvétius, Charles Apothéloz, qui en est le directeur, dynamite la structure et lui donne, sous le nom de Centre Dramatique de Lausanne, une nouvelle forme moins vulnérable aux actes de censure artistique.

Si les pièces de Viala se sont jouées sur la plupart des scènes de Suisse romande, une équipe a, plus que les autres, accompagné le parcours de l'auteur : le Théâtre de l'Atelier dirigé par François Rochaix. Avec cette jeune compagnie, très engagée politiquement, qui dispose de la scène du Théâtre de Saint-Gervais, Viala monte Liguarel, titre anagramme de « guerilla », spectacle de cabaret qui parodie en 1969 les vellétés para-révolutionnaires des jeunes petits-bourgeois et Le Bunker, avec le scénographe Jean-Claude Maret (1971), où il met en jeu toutes les bassesses de l'entourage d'un industriel qui se prend pour Hitler. Viala y réalise encore Le Dialogue avec Jacques Probst (10 mai 1969), lequel monte ensuite au Festival du Bout-du-Monde 1969 Le Datura ou la guerre est inexplicable ; la communauté de vues entre Viala et Probst a valeur de filiation. Dans le parc des Bastions, puis à Saint-Gervais, Rochaix met en scène aussi son adaptation de la pièce de Jorge Enrique Adoum, Le Soleil foulé par les chevaux. Lorsque, dès 1972, l'Atelier s'associe à l'institution du Théâtre de Carouge, Viala s'y trouve joué davantage encore et plusieurs de ses pièces sur le couple sont créées ou présentées, mais aussi Le Creux, farce écologique mise en scène par François Rochaix au parc Trembley durant les étés 1974 et 1975. Au Théâtre de Carouge aussi, Dominique Catton réalise L'Arbre qui ne

voulait pas mourir de Viala, l'un des premiers spectacles de son Théâtre Am-Stram-Gram (1977).

Notre monde mercantile ne laisse guère de place au poète... celui qui ne se bat pas pour exister, ou qui vit différemment, coule. Viala a passé par de nombreuses périodes de dèche. Et il a connu autant de rédemptions, presque toujours dues à un geste de confiance de rares personnes ouvertes, providentielles. Son parcours à quelque chose à voir avec celui d'Andreas que Joseph Roth met en jeu dans La Légende du saint buveur...

Un compagnonnage fécond avec l'Atelier et le Théâtre de Carouge aura été possible pour Viala parce que François Rochaix (il fut à peu près l'un des seuls) parvenait à supporter ses frasques, ses absences soudaines. Lors du premier spectacle où ils jouaient ensemble, à l'Atelier, Liguarel de Viala, l'auteur disparut et dut être remplacé du jour au lendemain. Quelques semaines plus tard, il refit surface avec de nouveaux textes. Qui aurait pris le temps de l'écouter encore ? Il continua pourtant de trouver en Rochaix une oreille attentive, un lecteur intéressé, et un directeur prêt à réaliser lui-même ou à favoriser le montage d'une dizaine de ses pièces dans les années soixante-dix. À travers un « Festival Viala » en juillet 1975 s'est même manifestée la rare volonté de faire reconnaître la richesse d'un auteur en présentant en parallèle quatre de ses pièces, un récital et un « cabaret » de ses textes. Et lorsque Viala vient proposer une aventure poétique versifiée, Rochaix est fasciné et va jouer lui-même Par Dieu qu'on me laisse rentrer chez moi. Il donne cet étonnant monologue au verbe magique dès 1979 sur la scène du Théâtre de Carouge, dans le décor dessiné par Jean-Claude Maret du tournant d'une route devant une pompe à essence ; il le

présente aussi à six heures du matin au bord de l'Arve, à Genève, et le tourne en France comme à travers la Suisse. Cette nouvelle expérience heureuse encourage Viala dans l'exploration du vers décasyllabique, arme rhétorique de combat déjà employée par le théâtre militant protestant du XVI^e siècle. De ce mètre, il retrouve d'emblée, intuitivement, les règles rythmiques: un séminaire de l'Université de Genève, donné par Béatrice Perregaux, l'étudie et le constate en le comparant aux meilleurs auteurs classiques qui en usèrent. Viala emploie à nouveau le décasyllabe dans des adaptations du grec, comme L'Assemblée des femmes d'Aristophane au Théâtre de Vidy pour les fêtes du 700^e anniversaire de la Confédération, en 1991, et comme l'Orestie d'Eschyle, pour François Rochaix, création internationale présentée avec des comédiens norvégiens, suisses, russes et américains, dans toutes ces langues, d'abord à Bergen en Norvège en juin 1991, puis à Cernier (Neuchâtel) en septembre, et plus tard à Moscou. Il écrit encore des dialogues, notamment pour les trente ans du Théâtre de l'Atelier, avec Atelier, pièce satiriquement commémorative créée par Rochaix au Théâtre Saint-Gervais (1993). Depuis quelques années, Françoise Courvoisier, directrice du Poche de Genève, programme elle aussi Viala.

Vingt-cinq des textes de Michel Viala pour le théâtre ont été imprimés, mais ils l'ont été en de multiples occasions de spectacles, le plus souvent dans des publications de fortune à la diffusion aléatoire. Sans parler de ses pièces qui n'ont pas encore été réalisées. Hormis un assemblage rapide d'une douzaine de titres, voici vingt ans, la présente édition en deux volumes de son Théâtre incomplet constitue donc le choix, établi par Philippe Morand, d'une vingtaine de ses meilleures œuvres dramatiques, pleines de vie et de contrastes.

Le premier volume rassemble quatorze monologues et pièces à deux personnages. IL (1971) est un monologue que l'auteur crée au Théâtre des Faux-Nez à Lausanne comme un cérémonial pour poète et grande poupée. Le duo dans Hans Baldung Grien (1972) rejoue aujourd'hui une relation dessinée par ce graveur du XVI^e siècle, entre la jeune fille et l'homme de sa mort. Complètement comique au contraire est la situation ultra-helvétique de Séance (1974), où le dernier représentant vivant d'une association de contemporains préside l'ultime assemblée annuelle, sous le regard sans pitié d'une jeune et belle serveuse. Dans Jeu de sable (1974) un couple joue tous les états de dépendances et de refus l'un de l'autre, comme si elle n'était jamais la même et lui toujours l'autre. L'Objet (1975) propose une improbable rencontre matrimoniale, alors que La Remplaçante (1975) offre le cas étrange d'un homme qui trouve une tout autre femme dans le lit de celle qui devait devenir son épouse. Dans Vérification d'identité (1975), c'est un célèbre « étranger » d'il y a deux mille ans qu'un policier arrête aujourd'hui dans un aéroport, pour « délit de faciès ». Chômage (1976) est le monologue puissant d'une quadragénaire sans travail qui n'a plus les moyens de faire vivre son compagnon à quatre pattes et ne veut pourtant pas vivre sans lui. Bien qu'en Vacances (1976), et plus disponibles que jamais, deux solitudes ne suffisent pourtant pas, peut-être, à faire un couple. Deux jeunes mamans se retrouvent avec leur poussette dans Le Parc (1977) et confrontent, à travers la différence de classe sociale, leurs deux désarrois post-partum. Enfin, avant de terminer ce volume, trois textes sont en décasyllabes. Le premier, Par Dieu qu'on me laisse rentrer chez moi (1979), fut inspiré à l'auteur

par l'anecdote du président Bourguiba échappé de la clinique où on le soignait à Genève. Le deuxième est Les Artistes (1982), lu par deux comédiennes au Festival d'Avignon 1982 dans le cadre d'une nuit d'hommage à Vaclav Havel alors emprisonné, ce texte n'avait jamais été édité. Le dernier est un poème à deux voix: Cette douleur ce déracinement (1983). Pour terminer ce volume, on y trouve un inédit, Des raisons d'espérer: trois fragments et autant de rencontres possibles de mal aimés qui devraient pouvoir se comprendre à défaut de toujours bien savoir se parler.

Le second volume du Théâtre incomplet de Viala retrouve six de ses pièces à grandes distributions. Dans La Clinique du Docteur Helvétius ou le cas Bolomey (1968), inédite, l'auteur décrit le système suisse comme une gigantesque clinique d'aliénés. Avec Le Datura ou la guerre est inexplicable (1969), il met en jeu dans un no man's land un homme mené à sa perte dans une société devenue folle. Le Bunker (1971) établit les circonstances de l'assassinat d'un chef d'industrie qui se prend pour Hitler entraînant autour de lui de multiples compromissions. Visant un public populaire, Viala aborde le registre écologique et farcesque avec Le Creux (1974): pour éviter que sa patronne vende la ferme familiale à des promoteurs, un vieux serviteur a scié les planches au-dessus de la fosse à purin et s'appête à envoyer dans ce « creux » tout acheteur désireux de venir goûter aux délices de la campagne. La folie, qui hante toute l'œuvre de Viala, apparaît comme un vrai monde dans Est-ce que les fous jouent-ils? (1980), alors que La Succession (1984) montre plutôt l'affolement qui s'installe avec l'odeur du pillage imminent chez un riche qui a de la peine à mourir.

Michel Viala a écrit pour l'heure une soixantaine de pièces, une demi-douzaine d'adaptations, sans parler d'une bonne vingtaine de scénarios pour le cinéma et la télévision. Observateur pertinent des comportements de ses contemporains, il parvient surtout à en faire ressortir la part la plus révélatrice: celle du jeu. Inutile de chercher à le prouver encore davantage, on gagne beaucoup à fréquenter cette œuvre riche, qui se révèle assez charnue pour plaire à plusieurs générations, fournit nombre d'aliments à la réflexion et de vrais sujets pour les étudiants.

Une question était rituellement posée par les interviewers qui venaient dans les années soixante-dix et quatre-vingt, tout étonnés de son talent, interroger cet étonnant auteur ne vivant pas à Paris: « ... Michel Viala, pourquoi écrivez-vous ? » La réponse était directe et sans fioritures: « Pour bouffer ! » Le refus d'une posture romantique de « créateur inspiré » lui allait bien.

Aujourd'hui disons-lui, avec ce Théâtre incomplet, que voici venu son tour de nous nourrir.

JOËL AGUET